

La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque postmoderne

Christine Chivallon

Volume 43, numéro 118, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022789ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022789ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chivallon, C. (1999). La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque postmoderne. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(118), 97–119. <https://doi.org/10.7202/022789ar>

Résumé de l'article

La géographie britannique a été traversée depuis la fin des années 1980 par un ample mouvement, qualifié de « ostmoderne », qui en a profondément bouleversé les orientations. Il est possible de ramener le postmodernisme à deux tendances principales. La première, dont la description critique est l'objet précis de cet article, consiste en une identification des caractéristiques de notre époque dont les attributs seraient différents de ceux de la modernité. Dans cette perspective, il est question d'enregistrer le passage à une logique culturelle de la dilution et du brassage des références en lieu et place de la logique moderne de la séparation et de la classification. Ce premier versant du postmodernisme continue de s'appuyer sur les outils classiques de la démarche scientifique. Il comporte cependant en germe l'idée que notre changement d'époque appelle un changement de nos modes de pensée. C'est précisément cette tentative de « penser autrement » qui constitue l'autre versant du postmodernisme en tant que rupture de la conception scientifique moderne. Sa description fait l'objet d'un deuxième article dans le prochain numéro de la revue.

La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque postmoderne

Christine Chivallon

TIDE, CNRS

Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine

Domaine Universitaire

33 405 TALENCE Cedex *France*

courriel : chivallo@msha.u-bordeaux.fr

Résumé

La géographie britannique a été traversée depuis la fin des années 1980 par un ample mouvement, qualifié de « postmoderne », qui en a profondément bouleversé les orientations. Il est possible de ramener le postmodernisme à deux tendances principales. La première, dont la description critique est l'objet précis de cet article, consiste en une identification des caractéristiques de notre époque dont les attributs seraient différents de ceux de la modernité. Dans cette perspective, il est question d'enregistrer le passage à une logique culturelle de la dilution et du brassage des références en lieu et place de la logique moderne de la séparation et de la classification. Ce premier versant du postmodernisme continue de s'appuyer sur les outils classiques de la démarche scientifique. Il comporte cependant en germe l'idée que notre changement d'époque appelle un changement de nos modes de pensée. C'est précisément cette tentative de « penser autrement » qui constitue l'autre versant du postmodernisme en tant que rupture de la conception scientifique moderne. Sa description fait l'objet d'un deuxième article dans le prochain numéro de la revue.

Mots-clés : géographie britannique, postmodernité, changements sociaux, globalisation, flexibilité.

Abstract

British Geography and its Diagnosis on the Postmodern Epoch

Since the late 1980s, an important current labelled "postmodern" has swept through British geography and deeply affected its orientations. Postmodernism can be summed up as two main trends. One, whose critical description is the main object of this article, consists in identifying the main characteristics of our epoch which are credited with attributes distinct from those of modernity. In this perspective, the aim is to diagnose the transition to a cultural logic of dilution and cross-fertilisation of references instead of the modern logic of separation and classification. This first side of postmodernism still makes use of the established methodology of scientific enquiry. However it implies the notion that to a new era should correspond new thinking modes. It is precisely this attempt at « thinking differently » which constitutes the other side of postmodernism as breaking away from the modern scientific concept. Its description will be the object of a second article in the next issue of the journal.

Key Words : British geography, postmodernity, social change, globalization, flexibility.

L'article qui suit, de même que celui qui lui succédera dans le prochain numéro de la revue, est le résultat d'un travail d'analyse critique des écrits postmodernes que j'ai effectué en 1994, lors d'un séjour à l'Université de Portsmouth, et réactualisé en 1995. Pour des raisons qui me sont involontaires (projet d'ouvrage collectif non abouti), ces articles ont attendu une période assez longue avant d'être soumis à la revue où ils sont actuellement publiés. Dans la mesure où ces textes décrivent les fondations du tournant postmoderne dont le pic a été atteint au début des années 1990 et où ils se réfèrent à la mise en place d'un nouveau paradigme géographique dont la durée n'est pas éphémère, l'actualité immédiate de la discipline n'en modifie pas le contenu. Un rapide bilan concernant les trois dernières années fera cependant le point de cette actualité à l'issue du deuxième article.

La rencontre avec le monde des sciences sociales britanniques est forcément une rencontre avec le postmodernisme. Qu'il s'entende comme le déchiffrement d'une nouvelle époque ou, plus subversivement, comme la remise en cause de la pensée moderne, le postmodernisme est omniprésent. Venue en Angleterre avec le projet de réaliser un programme sur l'identité et la spatialité des communautés migrantes (la communauté antillaise)¹, j'ai tout de suite saisi une sorte de hiatus lorsqu'il s'est agi de transposer ce programme dans les cadres de la recherche britannique. Ma démarche pouvait paraître comme trop orthodoxe, trop conforme à une connaissance géographique et anthropologique que l'on cherche ici à déconstruire, puisque ce savoir est pensé comme constitué sur la base de l'illusion objectivante propre à la pensée moderne et fondé de surcroît sur la domination masculine dans les sphères de production du savoir. Chercheur inspirée par un certain structuralisme, je ne me situais pas d'emblée dans un projet destiné à chasser l'ombre de toute métathéorie. Femme, je ne privilégiais pas des interrogations destinées à écrire sur et par le féminin. Blanche, je m'intéressais à une culture Noire, alors qu'une telle démarche est suspectée de perpétuer, voire de créer, les schèmes de la domination, parce qu'elle procède d'une catégorisation, d'un enfermement dans ce que nous désignons comme l'Autre. Bref, ma démarche n'entraînait pas dans les cadres du discours actuel qui, sans être encore dominant, n'en occupe pas moins le devant de la scène scientifique d'outre-Manche.

Surprise par la forme et le contenu de ces écrits postmodernes visiblement en décalage avec les préoccupations dominantes de notre paysage académique, j'ai souhaité comprendre la teneur des débats et les enjeux dont ils étaient le lieu. Une première surprise tenait au constat de l'influence, proche de la fascination, qu'exercent sur le courant postmoderne les écrits philosophiques et au niveau d'abstraction qui en découle et qui peut par ailleurs se muer en jeux de rhétorique subtils, sensibles à de nouveaux canons académiques. Cette caractéristique qui donne de prime abord l'impression d'un changement de codes langagiers est mise rapidement à distance à partir du moment où quelques règles sont connues, les thèmes se révélant en définitive fédérés à un nombre limité de propositions inspiratrices. Ceci ne doit pas conduire à masquer ou à ignorer ce qui a d'ailleurs constitué un second étonnement à valeur plus positive, à savoir le renouveau des problématiques et la réelle inventivité scientifique notamment en géographie, relayés par la vitalité des débats théoriques où s'affirme, de manière encore jamais égalée, la volonté de relier les savoirs aux conditions sociales de leur production. Car le mouvement postmoderne, dans ses diverses composantes, mérite qu'on

l'aborde. On lui reconnaîtra, une fois débarrassé de ses artifices parfois gênants, le caractère pertinent des questions qu'il soulève et l'audace dont il fait preuve. La géographie y conduit son projet très loin, portée par l'engouement dont l'espace se voit faire l'objet sous la houlette des philosophies d'avant-garde. Et si l'on ne souhaite pas l'accompagner jusqu'au bout, il est cependant inévitable de formuler notre choix sur la base d'une connaissance critique des termes du projet de cette nouvelle géographie.

Je propose donc à partir de ce texte de rendre compte d'une exploration dans ce qui a fini par devenir un deuxième terrain d'investigation, à savoir le postmodernisme anglo-saxon et britannique en particulier. Que l'on ne s'attende pas à un tour d'horizon exhaustif des différentes tendances ou à une synthèse des travaux existants. Mon entreprise vise plutôt, à partir d'un nombre limité de textes², à atteindre deux principaux objectifs. Le premier, plutôt didactique, souhaite donner des clés d'entrée dans les écrits postmodernes ou des repères qui pourraient rendre l'accès à ces textes plus efficace : informer sur le contenu des écrits postmodernes en dégagant diverses lignes de force. Le second, plus spéculatif, cherche à jalonner ce parcours de points d'appui théoriques qui engagent mon propre positionnement, ceci pour tenter d'amorcer un dialogue avec le postmodernisme et alimenter une réflexion critique sur quelques points fondamentaux.

Ce travail est articulé autour de deux axes faisant chacun l'objet d'un texte séparé (celui-ci, ainsi qu'un second publié dans le prochain numéro des *Cahiers de Géographie du Québec*) et qui correspondent aux deux versants du postmodernisme : le volet identification d'une époque dite postmoderne pour laquelle nos outils classiques d'analyse peuvent se révéler encore probants, puis le mouvement de pensée à proprement parler qui appelle à la remise en cause de ces mêmes outils. Ce faisant, j'introduirai à d'autres mouvances académiques comme le féminisme, sans lequel il est difficile d'avoir une clé d'entrée dans le postmodernisme. Je précise enfin que j'ai tenté de faire de ces textes, non pas un exposé d'introduction ou de présentation à un mouvement que l'on pourrait méconnaître, mais plutôt un document de travail pour servir de base à une rencontre avec les travaux britanniques du moment, rencontre dont je ne cache pas espérer qu'elle se produise ne serait-ce que pour insuffler cet enthousiasme de la recherche qui pourrait bien actuellement nous faire défaut, enthousiasme qui n'exclut d'ailleurs pas la responsabilité de l'esprit critique.

« QU'EST-CE QUE LE POSTMODERNISME? » OU LA QUESTION DISCRIMINANTE ...

Commencer par la question « Qu'est-ce que le postmodernisme? », c'est inmanquablement prendre position dans l'espace scientifique. C'est parler depuis l'endroit où l'on pense qu'il est possible de définir les choses. C'est donc être dans le logos, le rationnel, bref le moderne. Car tout bon postmoderne prendra soin de ne pas donner de définition, puisque ce serait prendre le risque de tomber dans une contradiction trop évidente et faire entrer dans une catégorie de pensée ce qui est destiné à faire la critique de la catégorisation. Puisque je me risque à des définitions, puisque je m'apprête à classer des tendances et des discours, je suis donc une « moderne ». On peut par conséquent déjà saisir à partir de cette simple

question les enjeux que vont constituer les modalités de l'énoncé du discours postmoderne, ce sur quoi je reviendrai plus loin.

Le postmodernisme ne nous est pas inconnu en France. Il faut en signaler son influence « ambiante » qui fait écho à la crise de confiance vis-à-vis de la modernité, ce que traduit parfaitement Paul Virilio : « Je dois avouer que pour moi, la notion de modernité est un peu partie avec le courant postmoderne. Finalement, le plus grand intérêt de la postmodernité tient peut-être dans le fait que l'on ne puisse plus, aujourd'hui, parler de modernité sans se poser des questions³ ». Dans la discipline géographique quelques textes mentionnent le postmodernisme, non sans prendre des distances (Di Méo, 1991 : 14-15), ou bien s'en inspirent dans une tournure assez proche de nos collègues anglo-saxons, version « identification d'une époque » (Ferrier, 1993, a et b). D'autres ont fourni une introduction utile aux récentes orientations de la géographie anglo-saxonne (Claval, 1992) et à ce qui est désigné par l'expression de « nouvelle géographie culturelle » — *new cultural geography* — (Mondada et Söderström, 1993). Il faudrait sans doute aussi signaler les travaux d'Augustin Berque pour ses lectures de l'espace postmoderne au Japon et ses interprétations de la notion de paysage liée à l'avènement de la modernité (Berque, 1993, 1995). Du côté de la sociologie, si le mouvement est connu, voire influent, il n'a pas donné lieu à une mouvance déconstructionniste⁴. L'entreprise de Michel Maffesoli (1988, 1993) est à signaler, puisque volontiers qualifiée de postmoderne. Mais elle relève plus à mon sens d'un appel au relativisme culturel, certes nourrie d'une méfiance vis-à-vis du rationalisme moderne, que d'une rupture avec le projet sociologique. L'entreprise de Maffesoli invite plutôt à se doter de moyens adaptés (dont celui qui consiste à douter du rationalisme) pour « comprendre les processus d'interaction, de métissage, d'interdépendances qui sont à l'œuvre dans les sociétés complexes (...) et répondre aux défis que nous lance la postmodernité » (Maffesoli, 1993 : 410)⁵. En anthropologie, certains se réfèrent aux travaux de J. Favret-Saada (1977) pour indiquer l'amorce d'un tournant épistémologique qui tiendrait à la place nouvelle accordée aux modalités de la rencontre entre ethnologues et indigènes⁶. La remise en cause de notions attachées à la tradition anthropologique, telle l'ethnie (Amselle et M' bokolo, 1985) contribue également à jalonner le parcours de l'ethnologie française de doutes sur les catégories de pensée « modernes ».

Mais quelle que soit l'importance de ces diverses entreprises, elle n'indique cependant pas d'équivalence de fond et de forme avec les nouvelles tendances qui animent le paysage académique anglo-saxon. En fait, le terme postmoderne, tel qu'il est utilisé en France, tendrait plutôt à caractériser une époque, et je ne crois pas prendre de trop gros risques en affirmant que le courant « déconstructionniste » y est pratiquement inexistant, sauf bien entendu dans la « sphère philosophique » où se tiennent les principaux penseurs qui inspirent à travers le monde les tenants du discours postmoderne.

Concernant la géographie britannique, la distinction introduite par David Ley (Jonhston, Gregory et Smith, 1994 : 466) paraît tout à fait pertinente : il y a bien lieu de distinguer, au sein du mouvement postmoderne, deux principales tendances⁷. La première se rapporte plutôt aux travaux concernés par l'identification d'une époque. Dans ce cas, la grille d'analyse peut continuer de se conformer aux

préceptes d'une sociologie classique et s'inspirer des modèles hérités, le plus souvent le modèle marxiste. La deuxième est concernée par une vaste remise en cause de tout ce qui est associé à l'exercice de la pensée moderne, tenue pour responsable de la perpétuation des processus de domination et dont la critique sans concession tient au constat de l'échec cuisant du projet des Lumières (*the Enlightenment project*) et à l'enlisement de la notion de progrès dans les barbaries de ce XX^e siècle finissant. Cette distinction opérée, il faut tout de suite en poser les limites. Il est en effet possible d'identifier dans la plupart des écrits l'entrelacement de ces tendances, et rares sont en définitive les auteurs qui restent sur des positions classiques pour procéder au décryptage des conditions de notre époque. L'idée d'un rapport « structurel » entre époque et mode de pensée (un peu à la manière des *épistémés* de Foucault) conduit à annoncer la mise en place d'un nouveau discours ou bien à postuler la nécessité de nouvelles grilles d'interprétation, chaque époque appelant en fait des bouleversements dans la manière même d'en conceptualiser la réalité et de se situer au sein même de cette réalité.

Le propos qui suit expose les principaux arguments qui servent à alimenter les thèses sur notre époque en tant que caractéristique de la postmodernité. Il tente également de saisir le rapport entre la réalité ainsi identifiée et l'émergence ou l'appel à d'autres modes de pensée, rapport contenu principalement dans la reconnaissance des aspects fondamentaux de l'expérience sociale de l'espace à la fois révélés par notre époque et jusque là sous-estimés ou ignorés par les sciences sociales.

UNE ÉPOQUE POSTMODERNE : LOGIQUE CULTURELLE DU CAPITALISME AVANCÉ ET PROCESSUS DE DÉ-DIFFÉRENCIATION

Les écrits de Jameson (1984, 1991) appartiennent sans doute aux premiers textes qui ont impulsé la recherche de nouveaux paradigmes pour servir à comprendre l'époque contemporaine. On retrouve dans l'article de 1984 l'essentiel des thèses qui étayent l'interprétation sur la condition postmoderne. C'est à travers l'esthétisme et son évolution que Jameson repère ce qu'il désigne par la « logique culturelle du capitalisme avancé » (*the cultural logic of late capitalism*) et dont l'un des traits fondamentaux tient à l'effacement de la frontière (propre au *high modernism*⁸) entre la culture d'élite et la culture de masse (p. 54). Le postmodernisme n'est pas un style ni une norme, c'est l'expression dominante d'une culture qui se caractérise par l'hétérogène et par la coexistence d'éléments multiples, un champ où différentes impulsions culturelles peuvent prendre place (p. 56-57). Cette logique culturelle correspond à un nouveau stade du développement capitaliste : la troisième phase d'expansion, c'est-à-dire l'ère postindustrielle que d'autres diraient postfordiste⁹. C'est la civilisation de l'image, des médias, de la consommation de masse, de la reproduction et de la diffusion des biens culturels. L'art n'est plus confiné dans une sphère autonome. Les productions avant-gardistes sont dupliquées, données à voir ou à consommer par l'intermédiaire des médias. D'un autre côté, la culture d'élite (*high culture*) est aussi pénétrée par la consommation de masse. Cette transgression des limites entre culture d'élite et culture de masse se répercute dans un foisonnement de styles sans règle fédératrice :

Si les idées de la classe au pouvoir formaient autrefois l'idéologie dominante (ou hégémonique) de la société bourgeoise, les pays capitalistes avancés forment actuellement un champ d'hétérogénéité stylistique, discursive, sans aucune norme (Jameson, 1984, : 65).

Cette logique culturelle est aussi celle du simulacre et de la déréalisation. Le règne de l'image se solde par une tendance à la perte de toute profondeur (*the depthlessness*), perte que Jameson repère sur le plan métaphorique, mais aussi dans certaines formes architecturales sans volume. La déréalisation atteint les aspects fondamentaux de la vie sociale. Elle est au cœur de cette incapacité désormais d'organiser le rapport au temps et à l'espace dans une expérience cohérente. L'expression littéraire, entre autres, montre une cassure dans la chaîne des signifiants, en particulier au travers de l'absence d'unification ou de relations entre le passé et le présent, d'où l'idée d'une écriture schizophrénique qui pourrait aussi être le révélateur de notre propre rapport déréalisant à l'espace-temps.

Si nous sommes incapables d'unifier le passé, le présent et le futur de la phrase, nous sommes alors pareillement incapables d'unifier le passé, le présent et le futur de notre propre expérience biologique ou psychique (Jameson, 1984 : 72).

Mais le contenu de cette expérience postmoderne n'est pas nécessairement morbide, comme cette disjonction schizophrénique pourrait le laisser croire. Il peut aussi être compris, par une sorte de renversement ou de paradoxe, comme pourvoyeur d'une disposition à une intensité plus grande ou à une euphorie qui supplanterait l'expérience affective de l'époque moderne dans ce qu'elle a de plus aliénant. Dans ce cas, le postmodernisme dans ses aspects les plus positifs peut être vu comme une manière nouvelle, inédite, de penser et de percevoir ce qui pourrait ne plus être du domaine de la conscience, mais de celui de la multiplicité et des *différences* hors des limites de l'entendement classique. Plus souvent, il prend cependant la forme d'une impossible quête de cette « a-conscience »¹⁰ (pp. 74-75). Pas de doute alors que la logique du simulacre, avec la dilution de la réalité ancienne qu'elle opère à travers des images télévisées, n'est ni plus ni moins qu'au service de la reproduction du système capitaliste. Elle procède à l'élimination de ce qui reste de conscience, d'autonomie ou de distance critique et transforme la réalité en une série de pseudo-événements (pp. 85-87).

Ce texte de Jameson est assez exemplaire à la fois de l'interprétation sur l'époque postmoderne, mais aussi de la « méthode » utilisée pour parvenir à une telle interprétation. L'art constitue en effet le filtre privilégié à travers lequel se trouvent décryptées les logiques de notre époque contemporaine. Cette « prédisposition » à examiner l'esthétisme doit beaucoup aux diverses sources qui inspirent la lecture sur la postmodernité, des philosophes de l'École de Francfort (Adorno, Benjamin...) aux penseurs français qui ont lié la question postmoderne à celle de l'esthétisme (Derrida, Lyotard en particulier, bien que la critique de la « raison » moderne de ce dernier reçoive plus d'audience que ses positions sur l'art). Les écrits qui restent dans une perspective somme toute assez classique, tels ceux du géographe Harvey (1989) ou encore ceux du sociologue Lash (1992), consacrent de longs développements au thème de l'esthétique. Bien qu'à mon sens insuffisamment problématisée, la question de l'art est censée apporter la preuve (et la raison) de

« l'éclipse de l'aura » de la culture d'élite et de la mise en œuvre d'un processus de « dé-différenciation sociale » (Lash, 1992)¹¹. En géographie, je signale les travaux empiriques qui s'essayaient à repérer la transgression que l'art opère concernant les limites qui le séparent de l'espace quotidien. C'est le cas de l'article de A. Bonnet (1992) qui examine les tendances avant-gardistes qui, du Dadaïsme aux mouvements postmodernes, tentent, apparemment sans trop de succès, de faire passer le message « anti-art » dans le quotidien.

David Harvey, retenant lui aussi la thèse de la logique du capitalisme avancé, signale de façon opportune que l'évolution culturelle en cours depuis les années 1960 n'est pas survenue dans un vide social et économique. Son propos n'échappe cependant pas à la thèse qui fait de la contamination mutuelle entre l'art et la culture de masse, via la publicité érigée par le capitalisme en « art officiel », le fait majeur de notre époque. En ce sens, le changement profond de la structure du *feeling* (sensibilité) est ce qui distingue la modernité de la postmodernité (Harvey, 1989 : 63-65). Tout porte ainsi à considérer la production artistique comme la plaque tournante de la vie sociale. Si, à la suite des travaux de Bourdieu (1979), on peut considérer l'art comme un instrument de légitimation des limites entre classes sociales (ce sur quoi les écrits ne s'étendent guère, préférant adopter une lecture à mi-chemin entre la lecture sociologique et la critique d'art), et en admettant que les transgressions de ces limites puissent nous informer de la dilution des repères entre classes, faut-il pour autant conclure à la perméabilité sociale que seul l'art serait en mesure de nous dévoiler? Que dire d'indicateurs certes moins prestigieux (et liés à une démarche catégorisante...) comme le niveau d'emploi, le niveau scolaire ou le niveau de consommation? L'art, parce qu'il flirte avec l'idée de « vouloir se défaire de l'autorité des systèmes de représentations »¹², contribue à brouiller les pistes. Son utilisation donne à la lecture sociologique de l'époque postmoderne une tonalité moins classique, privilégiant des thèmes passant pour être des enclaves ou des forteresses du « subjectif » et correspondant dès lors à une certaine attente du postmodernisme, entendu cette fois-ci comme mouvement intellectuel.

Car le principe de la dilution des barrières culturelles est bien retenu comme caractéristique de l'époque postmoderne, sans que l'on sache très bien ce qu'il advient au demeurant des classes elles-mêmes. Pour Scott Lash (1992), dont l'ouvrage constitue une référence inévitable, le postmodernisme est un paradigme strictement culturel (p. 4). Il désigne un processus culturel dont la logique est celle de la dé-différenciation. L'époque moderne, par contraste, est caractérisée par une logique de différenciation, celle qui sépare et autonomise les sphères de l'esthétique, de la morale, de la religion et de la science (p. 8-9). Cette séparation rend possible une approche non tronquée du « réel ». La logique postmoderne compromet quant à elle cet accès au « réel ». Celui-ci se dilue dans la surabondance des représentations :

Si tous les objets signifiants dans le monde social se partageaient entre ceux qui sont réels et ceux qui ne sont que des représentations, là où ces deux catégories sont entendues comme étant mutuellement exclusives et exhaustives, l'histoire serait entendue en termes d'accroissement des objets qui sont des représentations (Lash, 1992 : 15)¹³.

Le monde « réel » disparaissant ainsi derrière les images cathodiques ou vidéos, ce que nous percevons n'est ni plus ni moins qu'une représentation illusoire du monde. Là encore, les bouleversements du rapport à l'espace-temps sont mis au premier rang de cette incapacité à avoir emprise sur le réel. Mais le processus de dé-différenciation que cherche à démontrer Lash ne tient pas seulement à l'impact des images qui pourraient en définitive être tenues pour diffuser une illusion sur la réalité sociale elle-même. La dissolution de la séparation entre la *high* et la *popular* culture fournit une fois de plus l'argument principal. Mais on avance ici sur un autre terrain (bien que très prudemment) puisque ce n'est plus seulement le thème de l'art et « de l'absorption de l'esthétisme d'avant-garde » qui est évoqué (p. 18), mais aussi celui du changement dans la composition sociale. La fragmentation de la classe ouvrière et l'explosion concomitante de la classe moyenne favorisent une certaine perméabilité entre groupes sociaux et concourent en définitive à troubler les consciences collectives, puisque les repères désormais dilués ne sont plus en mesure de permettre l'identification des appartenances sociales (p. 22). Ce processus n'en est pas pour autant tenu de procéder à une sorte d'égalisation sociale. Au contraire, l'aliénation générée par l'époque postmoderne est encore plus grande que celle de l'époque moderne. La dé-différenciation culturelle travaille sur tous les fronts : elle empêche l'avant-garde culturelle d'être une force de contestation politique (p. 18), elle permet, à travers la classe moyenne, une sorte de restabilisation des valeurs bourgeoises par la massification de la culture d'élite tout en faisant obstacle à l'émergence d'une quelconque force d'opposition ou de contestation (pp. 20-25). Le modernisme pourrait alors avoir offert plus d'opportunités pour les luttes culturelles de la gauche politique que le postmodernisme (p. 3).

Le processus de *gentrification* (embourgeoisement) tient une bonne place dans la littérature sur l'époque postmoderne. En géographie, il est notamment étudié comme l'une des caractéristiques du paysage urbain postmoderne (voir pour exemple Mills, 1988). Cette importance donnée à l'éclosion des groupes sociaux intermédiaires et au déclin de la classe ouvrière n'est pas sans créer quelques zones floues. Nicolas Herpin, dans sa « discussion critique des sociologues de la postmodernité » (1993) fait le constat de cette thèse du triomphe des couches moyennes. Il relève une argumentation qui tend à faire de la « nébuleuse des classes moyennes » le substitut d'une stratification sociale verticale. La hiérarchie sociale se déforme par les deux extrémités : des fractions de l'*under-class* et de l'*upper-class* s'embourgeoisent pour les premières ou se « débourgeoisent » pour les secondes, tandis que la diversité à l'intérieur même de ces groupes montre la fragmentation des anciennes classes sociales.

Les thèses qui s'efforcent de relier le phénomène culturel postmoderne à une analyse socio-économique en termes marxistes, dont celle d'Harvey (1989) est le meilleur exemple, retiennent globalement le schéma qui vient d'être brossé (particulièrement celui de Jameson) et le relie au passage du stade fordiste au postfordisme. Pour Harvey, le postfordisme correspond à un nouveau régime d'accumulation caractérisé par sa flexibilité. Sans entrer dans de fastidieux détails, disons que cette flexibilité atteint tous les niveaux : production, consommation, gestion de l'espace-temps. À la structure verticale rigide du fordisme succède une organisation fluide, en réseaux, dont le temps de rotation (*turnover time*) dans la production requiert des comportements de consommation de l'ordre de l'adhésion à l'éphémère, au provisoire et aux artifices :

Ainsi, l'accumulation flexible a été accompagnée, du côté de la consommation, par une attention bien plus grande envers ces modes qui changent rapidement, par la mobilisation de tous les artifices utilisés pour inciter à éprouver de plus en plus de besoins et par la transformation culturelle que ceci implique. *L'esthétique relativement stable du modernisme fordiste* a fait place à tout le ferment, toute l'instabilité et toutes les qualités fugitives d'une *esthétique postmoderne*, qui célèbre la différence, l'éphémère, le spectacle, la mode, et la marchandisation des formes culturelles. (Harvey, 1989 : 156 [C'est moi qui souligne]).

Vu sous cet angle, le postmodernisme n'est donc rien d'autre que le produit culturel du postfordisme, de même que l'époque fordiste a généré son propre modèle. Harvey construit d'ailleurs une typologie intéressante qui oppose terme à terme les caractéristiques économiques et culturelles des époques modernes et postmodernes (voir annexe 1). Bien que rejoignant la thèse de la dilution des barrières entre culture d'élite et culture de masse et celle de la profusion des styles de vie, Harvey n'en montre pas moins une très grande vigilance vis-à-vis d'un tel constat. Si les « yuppies » sont le fer de lance du postmodernisme par les comportements de consommation qu'ils rendent possibles (« la mascarade de l'embourgeoisement »), la figure des sans-abri est quant à elle devenue la face cachée d'un monde illusoire et fantasque (Harvey, 1989 : 334-335).

Comme l'a souligné à juste propos Nicolas Herpin, l'ouvrage de Harvey (1989) est un des seuls sur le postmodernisme à avoir recours à quelques instruments statistiques. La littérature postmoderne se montre en effet assez réticente à l'emploi d'outils orthodoxes. Dans l'ensemble, les contributions semblent prises dans une sorte de contradiction entre une volonté de théoriser sur les changements survenus dans les sociétés occidentales et la volonté d'échapper à tout enfermement théorique. C'est en ce sens que la thématique de l'art me paraît tout à fait révélatrice, car elle permet l'ouverture sur le champ du « sujet », le grand oublié des déterminismes marxistes. La sphère culturelle occupe ainsi la plus grande place et donne au discours scientifique une tonalité singulièrement différente de celle des années 1970-80 dominée au Royaume-Uni par une conception marxiste où le culturel ne venait qu'en « dernière instance »... Je ne suivrai pas complètement Herpin (1993) quand il repère, au sein de la sociologie du postmodernisme, une volonté de renverser la causalité marxiste et qu'il fait du goût du consommateur un facteur décisif dans l'orientation des sociétés postmodernes. Je saisis plutôt, au sein de cette littérature, le maintien d'un flou ou de certaines incertitudes autour de thématiques dont la clarification pourrait faire basculer le propos dans une métathéorie ou une rigidité conceptuelle. Le problème survient dès que l'interprétation a la prétention d'être généralisante. C'est le cas de la question de la dissolution des barrières entre culture d'élite et culture de masse. Un tel argument mérite la mobilisation d'outils qui le rendraient plus adéquat à la réalité qu'il est censé représenter. Car on ne peut que rester dans l'incertitude sans le support de monographies destinées à montrer comment le processus de dé-différenciation sociale s'opère en relation avec les inégalités sociales qui ne manquent pas de caractériser le monde occidental et la société britannique (un quart des Britanniques ne viennent-ils pas d'être recensés comme vivant en dessous du seuil de pauvreté?)¹⁴. Il est bien évident que le discours sur la postmodernité ne s'est pas élaboré sur du vide ou des anticipations. Il n'est pas ignorant, notamment en géographie, de la série de publications produites à la fin des années 1980 sous le

titre « Restructuring Britain », série qui examine avec attention les changements intervenus au Royaume-Uni depuis les 20 dernières années (voir sur ce point Shurmer-Smith, 1990 : 41). L'ouvrage consacré aux changements de la structure sociale (Hamnet *et alii* : 1989) fournit une analyse suffisamment fine sur la persistance des inégalités sociales pour que les données sur la montée des classes moyennes ne concourent pas à les masquer (voir en particulier les contributions de Pond : 1989; Sarre : 1989; Hamnet : 1989). Le thème des inégalités et de l'injustice sociale est d'ailleurs fort loin d'être négligé par la géographie sociale ou la sociologie britanniques.

Il reste que la sociologie de la postmodernité entretient une lecture en demi-teinte. Son paradigme est celui de la fluidité, de la dilution, de la mouvance. Y a-t-il dès lors une quelconque place pour une analyse en termes de revenus comme le souhaite Herpin (1993) pour montrer les relations entre les « styles de vie » et le niveau social? L'indigence méthodologique qu'il constate et regrette est sans doute le résultat de ce curieux compromis qui fait entrer une démarche somme toute classique (objectiver la réalité postmoderne) dans l'hétérodoxie qui est de mise aujourd'hui. J'irai même jusqu'à postuler que certaines lectures de la postmodernité transposent sur leur objet les schèmes idéaux de pensée qu'elles voudraient adopter, comme si l'objet venait compenser ce que le sociologue n'a pas réalisé, ou simplement entretenir la confusion. Ainsi en est-il de cette insistance sur la dilution des limites, sur l'explosion du fantasme et du plaisir, sur l'esthétisme transgressif, sans oublier l'éclectisme des thèmes qui vont de la flexibilité du postfordisme à l'esthétisation de l'espace quotidien (voir par exemple Albertsen : 1988). Car l'appel à la transgression est fort outre-Manche. Des entreprises inscrites dans les canons d'une pensée trop modernisante en ont fait la (dure?) expérience comme celle de Harvey associée à une tentative sexiste et autoritaire, à une formulation supplémentaire d'une métathéorie peu soucieuse des « voix dominées », c'est-à-dire de celles des groupes marginalisés et des femmes en particulier (Massey, 1991, Deutsche, 1991)¹⁵. On comprend ainsi que, y compris dans les écrits qui cherchent à objectiver la réalité postmoderne, le mouvement de pensée déconstructionniste est une clé indispensable de compréhension. S'il n'apparaît pas dans les modèles qui servent à l'analyse de la réalité, il pourrait bien se profiler (c'est une hypothèse) dans la description même de cette réalité que l'on qualifie à loisir de complexe, fragmentée, désordonnée, mouvante, fluide.

LA TRANSFORMATION DE L'ESPACE-TEMPS

Au cœur de la littérature sur la postmodernité, l'analyse du rapport espace-temps et des représentations que nous en avons occupé une place centrale qui resurgit d'ailleurs, comme nous le verrons par la suite, sur les orientations théoriques en sciences humaines. J'ai déjà signalé l'interprétation de Jameson (1984, 1991) sur la « perte de profondeur » qui atteint notre rapport au passé : une incapacité à relier le présent et le futur dans une expérience cohérente. Selon cette approche, la simultanéité et la synchronie prennent ainsi le pas sur la succession et la diachronie. L'ère postmoderne est donc plus spatiale que temporelle dans la mesure où le rapport au passé se perd dans la multiplicité des situations synchroniques (voir sur ce point les commentaires de D. Massey, 1993). Outre cette

conception qui pourrait être interprétée comme une sorte de primat de l'espace dans notre expérience contemporaine de l'espace-temps, Jameson a développé la notion d'*hyperspace*, désormais célèbre outre-Manche. S'appuyant sur l'exemple de l'hôtel Bonaventure, à Los Angeles, il voit dans ces grands ensembles architecturaux qui se veulent des lieux « totalisants », ou des villes en miniature, des espaces où les individus sont placés dans l'impossibilité de se localiser correctement et d'organiser leur rapport au monde extérieur. Cette situation pourrait bien être le symbole de notre incapacité à saisir la complexité du réseau dans lequel nous sommes « capturés » :

L'hyperspace postmoderne a finalement réussi à dépasser les capacités du corps humain individuel à se localiser, à organiser son environnement immédiat de façon perceptuelle, et à cartographier, de façon cognitive, sa situation dans un monde extérieur cartographiable. On peut maintenant suggérer que ce point de disjonction alarmant entre le corps et son environnement construit (...) peut lui-même incarner le symbole, ou l'analogie, du dilemme encore plus marqué qu'est l'incapacité de notre esprit, au moins actuellement, à cartographier l'énorme réseau global multinational et décentré de la communication, dans lequel nous nous trouvons capturés comme sujets individuels (Jameson, 1991 : 44).

Le processus de « décentration » et de « mise en réseau » est généralement retenu comme une caractéristique du régime postfordiste (Albertsen : 1988, Harvey : 1989, Soja : 1989). La structure « centre-périphérie » propre au fordisme s'est dissoute dans un gigantesque réseau de villes et de régions inégalement développées (Albertsen : 1988). Mais la « décentration » ne concerne pas que des structures physiquement inscrites dans l'espace. Elle est aussi à l'œuvre dans n'importe quel segment de la vie sociale : dans l'art (bien sûr), devenu irrespectueux des limites culturelles, dans les styles de vie désormais contingents ou libres, ou dans ce surassement que le simultané opère sur l'historique :

Le capitalisme postfordiste ressemble à l'art postmoderne, sans tenir compte ni de référents ni d'origines historiques, dès que la flexibilité (l'éclectisme!) et la profitabilité s'accomplissent. Dans le capitalisme postfordiste, la succession historique de différentes formes de production et d'exploitation deviennent une simultanéité spatiale dans le réseau global-local décentré, « l'espace-temps convergent » (Giddens, 1987) (Albertsen, 1988 : 355).

L'ouvrage de Harvey (1989) réserve une place de tout premier rang à la problématique de l'espace-temps pour tenter au fil d'une argumentation brillante d'attester du lien entre transformations sociales et expérience de l'espace-temps. Le concept de « *time-space compression* » est mobilisé et sert de clé pour entrer dans l'histoire des transformations du monde occidental. De la découverte des contrées lointaines qui marque pour l'Europe le début des Temps Modernes, jusqu'à l'immédiateté de l'accès à ces mêmes lointains espaces permise par le développement des télécommunications, un processus puissant est en marche et s'intensifie. Il procède d'une accélération formidable du mouvement qui conduit à la « suppression de l'espace par le temps » (*the annihilation of space through time* p. 299). La condition postmoderne se comprend comme une confrontation à cette expérience singulière de l'espace compromise par le règne de la vitesse.

Par ce terme [compression de l'espace-temps] je veux désigner des processus qui révolutionnent les qualités objectives de l'espace et du temps de sorte que nous sommes forcés de modifier, parfois tout à fait radicalement, la façon de nous représenter le monde. J'utilise le mot « compression », parce qu'il y a de solides arguments pour affirmer que l'histoire du capitalisme s'est caractérisée par l'accélération du rythme de vie, et tandis que les barrières spatiales sont surmontées, le monde paraît parfois se comprimer à l'intérieur de nous-mêmes (Harvey, 1989 : 240).

L'éphémère, l'instantané, le simultané, l'immédiat, le fugace ou le volatile sont les attributs incontournables d'une époque dominée par la succession rapide et désordonnée de temporalités brèves où tout projet de continuité pourrait se révéler impossible bien que la lutte contre les « ravages » de la « compression de l'espace-temps » passe aussi par des tentatives de recomposition sociale sur la base d'un retour aux « localismes » et aux institutions communautaires (Harvey, 1989 : 292).

Cette notion de « time-space compression » est assez proche de celle du « time-space convergence » utilisée entre autres par le sociologue Anthony Giddens (1987) pour faire référence au raccourcissement de la distance en fonction du temps nécessaire pour se déplacer. La séparation entre moyens de communication et moyens de transport constitue dans la perspective de la « convergence spatio-temporelle » la rupture la plus radicale de l'ère moderne, puisque la mobilité du corps humain est de moins en moins requise pour entrer en contact avec d'autres lieux géographiques (Giddens, 1987 : 167-177). Dans tous les cas, on retrouve à travers ces conceptions une série de correspondances avec les travaux qui en France associent les thèmes de l'interaction sociale et des contraintes de la distance physique (Lévy, 1993) et qui s'interrogent dans une perspective plus sociologique ou anthropologique sur le couple réseau/territoire (Piolle, 1990; Chivallon, 1994). On retrouve également des affinités avec les travaux de Virilio (cité par Harvey, 1989 : 293) pour l'analyse qu'ils proposent sur la transformation de notre rapport au réel sous l'effet de la vitesse¹⁶.

Il reste que l'approche « time-space compression » avec l'importance qu'elle accorde au temps sur l'espace peut sembler développer un point de vue assez contradictoire à celui qui tend à faire de l'espace l'élément dominant de l'époque postmoderne. Soja (1989) est de ceux qui défendent la version d'une spatialité que l'on pourrait dire « recouvrante » pour faire référence à l'idée selon laquelle l'expérience spatiotemporelle de la postmodernité connaît une sorte de réduction du temporel et de l'historique, jusque là surdimensionnés notamment par les théories sociales, à l'avantage d'une spatialisation des formes de la vie sociale. Identifiant lui aussi le passage à un nouveau stade du capitalisme comme générateur de cette nouvelle expérience, Soja voit dans les paysages postmodernes, tels ceux de Los Angeles, l'expression manifeste de l'aspect fondamental qui concourt à faire de la spatialité un élément clé de notre époque sans lequel il semble impossible de comprendre la postmodernité :

Los Angeles est le seul endroit du monde où tous les lieux sont à la fois un espace sans limite du simultané et du paradoxe, impossible à décrire autrement que dans un langage extraordinaire (Soja, 1989 : 2).

D'après ce que j'ai vu, et exprimé de plusieurs manières, tout semble se réunir à Los Angeles - l'Aleph totalisant. Sa façon de représenter la spatialité et l'historicité est un archétype de vivacité, de simultanéité et d'interconnection (Soja, 1989 : 248).

Sans doute Soja cherche-t-il moins à décrire la postmodernité qu'à montrer au travers d'elle la nécessité de rompre avec une démarche historicisante qui empêche d'accéder aux expressions spatiales de la vie sociale. S'il relie la postmodernité à la montée d'une telle conception, il cherche cependant à rendre notre époque exemplaire de la nécessité pressante de prendre en compte les processus de spatialisation du social ou de socialisation du spatial. Son ouvrage se situe donc à la limite de l'essai théorique dont le propos est de « réhabiliter » le spatial dans la théorie sociale, réhabilitation qui s'impose après des décennies « d'assujettissement de l'espace au temps » au sein de la pensée sociale (p. 15). En cela, la postmodernité de Soja entretient des liens assez étroits avec le courant de pensée postmoderne pour lequel l'espace est devenu un mot d'ordre fédérateur.

Il est assez intéressant de noter que les approches qui tiennent soit l'espace pour élément dominant de notre époque, soit le temps ou la vitesse, le font au travers des mêmes notions ou métaphores : simultanéité, instantanéité, fluidité. Il se peut que cette contradiction apparente soit imputable à une série de confusions de la part à la fois du lecteur mais aussi des auteurs. D'abord une confusion d'échelles : le géographe ou le sociologue se placent tantôt à l'échelle de « l'espace-monde » où joue le paradigme du gigantesque réseau et de la synchronicité, tantôt à une échelle plus fine, celle du groupe ou de l'individu où se révèlent les difficultés de la localisation, de la maîtrise de l'enveloppe spatiotemporelle et de l'expérience de l'espace compromise par la vitesse. Confusion d'approches ou d'objets ensuite : c'est soit la référence à l'espace-temps « perceptible »¹⁷ qui est prise en compte, soit la référence aux constructions sociales de l'espace-temps, ce qui explique que pour les uns la référence au temps se dilue (mémoire historique, temps social) alors que pour les autres, elle s'amplifie (vitesse de déplacement, temps perceptible). Il va sans dire que le travail de conceptualisation qu'appelle la clarification d'énoncés apparemment contradictoires est lié à la mise en relation de ces diverses dimensions qui vont de la perception au social, du local au global, travail auquel les écrits d'Harvey peuvent d'ailleurs fournir un apport sérieux (Harvey, 1989, chapitres 12 et 13).

Mais le paradigme de la « spatialité » contemporaine est peut-être en train de conquérir une place qui tendrait à le rendre inattaquable. Il est en effet en parfaite adéquation avec une pensée qui refuse l'utilisation de toute forme de limite. Cet espace fluide, fait de réseaux entrelacés, de transversalité et de mouvance ne devient-il pas le modèle qui se présente spontanément à notre esprit pour nous indiquer la voie à prendre, pour transformer nos catégories de l'entendement et les rendre perméables les unes aux autres? Ne faut-il pas alors en appeler à une pensée nouvelle pour une époque nouvelle?

UNE PENSÉE « SPATIALISÉE » POUR UNE ÉPOQUE SPATIALE

L'idée que notre époque est porteuse de changements tels qu'ils rendent caducs les outils d'analyse de la sociologie orthodoxe ou classique se développe au sein du courant postmoderne en même temps que s'exerce la sévère critique de cette même pratique sociologique. Notre époque est marquée par la diversité, le multiple, la profusion des styles de vie. Elle confirme le maintien et la pluralité des différences culturelles et des savoirs, enterrant ainsi la prétention à l'universel du projet des Modernes. Une pensée capable de saisir cette complexité doit donc s'affranchir des limites traditionnelles que lui ont infligé un savoir catégorisant pour pénétrer les domaines du multiple et du différent (Bishop, 1992). Notons au passage que cette position est très proche de celle d'auteurs français comme Maffesoli (1993). Dans une version plutôt modérée et appelant à la pluralité des approches, Soja indique lui aussi la nécessité de revoir nos positions, non sans faire le lien avec la montée de « la flexibilité » :

Il devient de plus en plus évident que cette profonde restructuration ne peut se comprendre de façon pratique et politique uniquement avec les outils conventionnels et les conceptions ou du marxisme moderne, ou bien des sciences sociales radicales. Cela ne veut pas dire qu'il faut abandonner ces outils et ces idées, comme certains tenants de la gauche moderne ont pu autrefois s'empressez de le faire. Au lieu de cela, il faut les rendre plus flexibles et adaptés de manière à faire face plus efficacement à un capitalisme contemporain, qui lui-même s'est restructuré et adapté en devenant plus flexible (Soja, 1989 : 5).

L'emprise des vieilles catégories — frontières et séparations — est en train de s'affaiblir. Ce qui était central est maintenant en train d'être poussé vers les marges, tandis que les marges, autrefois discrètes, revendiquent carrément une centralité nouvellement découverte. Le terrain intellectuel mouvant, presque kaléidoscopique, est devenu extrêmement difficile à définir, car il ne se présente plus du tout avec ses vieux contours familiers (Soja, 1989 : 60).

Dans ce concert, l'importance donnée à la spatialité tient à la ressource dont l'espace est pourvoyeur sur plusieurs fronts. Il se présente d'abord comme élément nodal qui sert à caractériser notre époque : abolition des distances, développement en « réseau », multiplication d'espaces indifférenciés aux limites incertaines. Il se prête ensuite, et sur cette base, de support métaphorique pour servir à définir un nouveau projet de penser où la fluidité et l'effacement des limites sont souhaités. Dans ces conditions, on comprend l'importance que l'espace tient au cœur du discours postmoderne. Les publications des Éditions Verso viennent par exemple de créer une nouvelle collection au titre évocateur de *Mappings*, terme dont il ne me semble pas qu'il y ait de véritable équivalent en français (« cartographe » ayant une dimension surtout technique). Le *mapping* serait plutôt le résultat de cet exercice qui consiste à changer notre angle de vision et à saisir la vie sociale selon une dimension horizontale (spatiale), en réseau (en rhizome...) et non plus à la verticale, dans un rapport de domination à l'histoire. Pour Soja, il s'agit bien d'en appeler à ce changement de perspective pour procéder à la « réaffirmation de l'espace dans la théorie sociale critique » (*The reassertion of space in critical social theory*). De telles orientations appellent certaines contestations pour les présupposés qu'elles véhiculent et qui tendraient à nier la profondeur des temps et des processus

historiques. Sur ce point, les anticipations (ou les ripostes) de Soja confortent cette sorte de relativisme qui caractérise ses écrits (et qui leur donne d'ailleurs toute leur force de conviction) : il ne s'agit pas d'être « contre le temps » et « pour l'espace ». Il s'agit de construire une approche « trialectique » qui associe historicité, spatialité et socialité (Soja et Hooper, 1993 : 200).

Certains auteurs (ont-ils été entendus?) ont apporté des précisions des plus utiles pour servir à contextualiser le mouvement de pensée postmoderniste. Sa source d'inspiration majeure et presque exclusive se trouvant dans le courant philosophique français « post-structuraliste » (Foucault, Deleuze, Derrida), on est tenté de faire des amalgames entre les termes formés à partir du préfixe « post ». Or le poststructuralisme n'est pas dans un rapport de succession avec le structuralisme (dont la figure la plus marquante est celle de Lévi-Strauss), mais lui est bien contemporain¹⁸. La postmodernité renvoie pour sa part à une succession d'époques (Lagopoulos : 1993)¹⁹. D'autres, plutôt adeptes d'une version déconstructionniste radicale, ont, pour de tout autres raisons, appelé à cesser toute confusion entre époque et pensée : la déconstruction n'est pas ce qui vient « après » la pensée rationnelle, comme la postmodernité viendrait après le moderne, car la déconstruction est indéfinissable par ce qui est de l'ordre de la rupture et de la succession, puisqu'elle en appelle à l'interminable ou à quelque chose sans commencement ni fin (Doel, 1992).

Dans un style plus accessible ou moins brumeux, le texte de R. Shields (1992) me paraît devoir faire l'objet de la plus grande attention tant il relie de façon fort convaincante les éléments qui, de l'espace-temps à la vie sociale et aux représentations sur cette réalité sociale, s'organisent en un système interactif. La grille de lecture est d'inspiration structuraliste par les homologues qu'elle repère dans différents domaines. Pour Shields, le développement des transports et des télécommunications a participé à une sorte de fusion entre le proche et le lointain, le présent et l'absent. Or ces oppositions sont tenues pour être à la base d'un travail de sémantisation donnant lieu à la construction de catégories signifiantes telles que l'inclus/l'exclus, l'intérieur/extérieur, l'objet/le sujet... l'espace étant par ailleurs un marqueur privilégié de ces oppositions. La dualité présence/absence joue comme schème fondamental de la catégorisation dans la mesure où elle offre à l'esprit un support métaphorique puissant pour procéder à la délimitation ou à la différenciation sociale. Le principe moteur de ces oppositions s'effaçant, les villes occidentales devenant des lieux cosmopolites étrangers aux anciennes dualités centre/périphérie ou local/national, il est possible d'envisager l'érosion d'un ensemble de différenciations construites sur la base de l'opposition du présent et de l'absent. Ce texte, bien que sous-estimant à mon avis d'autres ressources qui s'offrent à la pensée dans les processus de différenciation qu'elle opère sur le réel²⁰, n'en constitue pas moins un apport précieux, ne serait-ce que parce qu'il affronte énergiquement le problème des transformations de l'espace-temps en essayant d'en repérer les possibles prolongements au cœur de la vie sociale. Car, il semble bien que ces transformations constituent le phénomène majeur de notre époque, une « surabondance » d'espaces et d'événements d'ici et d'ailleurs dont nous n'avons guère encore pesé les conséquences²¹.

* * *

Les questions, les interprétations et les diagnostics sur l'époque postmoderne, tels qu'ils sont formulés dans le contexte britannique, comportent de nombreux points communs avec les questionnements qui préoccupent la recherche française. Même si le qualificatif de « postmoderne » est moins répandu côté français, notre siècle finissant n'étant pas toujours vu comme porteur d'une rupture majeure et continuant de ce fait d'être dit « moderne » (*en crise d'ailleurs*), on retrouve une convergence des problématiques assez unanimes pour postuler le rôle considérable joué par l'accélération des moyens de communication au cœur même de la vie sociale. La multi-appartenance territoriale, l'espace-temps décloisonné, la multiplication de « non-lieux », la logique de l'hétérogénéité et du métissage, les sociabilités « à la carte », l'éclatement du sujet, les identités plurielles... autant de thèmes qui abondent au sein de la littérature scientifique de l'hexagone²². Deux différences me paraissent cependant dissocier les orientations actuelles de la recherche côté britannique et côté français. La première est contenue dans la tendance à privilégier, dans le monde anglo-saxon, le paradigme du « tout est mobile ». Cette démarche présente à mon sens l'avantage d'une ouverture sur des formes et des manifestations sociales contemporaines qu'une lecture plus nourrie des préceptes classiques de stabilité, d'équilibre et de reproduction sociale serait amenée à négliger. De ce point de vue, la recherche britannique fourmille de thèmes extrêmement sensibles à leur époque qui font preuve d'un éclectisme enviable. La recherche française semblerait quant à elle plus encline à repérer, dans le mouvement de notre époque, ce qui contribue justement à formuler des réponses au règne de la vitesse et à la mondialisation des espaces. L'intérêt accordé à des thèmes fédérateurs tels le local, le territoire, la mémoire montre cette recherche d'une continuité par delà les aspects chaotiques des temps postmodernes. Le retour des tribus et des communautés émotionnelles n'a-t-il d'ailleurs pas été annoncé? (Maffesoli, 1988). Il y aurait tout lieu d'interroger ces écarts, d'en comprendre les processus, ce qui pourrait nous amener « à penser l'impensé » de nos démarches (françaises ou britanniques) et à explorer ce qui est de l'ordre de la projection inconsciente sur nos objets. La deuxième différence semble plus marquée et réside dans le lien fortement pressenti côté britannique d'une correspondance entre époque et mode de pensée. L'appel à la transgression des limites auquel je faisais référence plus haut concerne bien la volonté de « libérer » les concepts des frontières assignées par la pensée classificatoire, ce sur quoi le prochain article reviendra plus en détail. L'anticonformisme académique est dès lors de mise. Et s'il peut se révéler porteur de qualités indéniables, il pourrait aussi être en passe de se constituer en norme dominante, l'anticonformisme pouvant cacher subtilement son contraire. Pour se prémunir de tels revers, il pourrait suffire d'activer ce qui constitue sans doute l'héritage le plus fécond des Lumières, celui de l'esprit critique, pour « se méfier des idées reçues et des résistances admises »²³.

Portsmouth (R. U.), août 1994, revu à Bordeaux en 1995 puis 1998.

NOTES

- 1 Recherche effectuée à l'Université de Portsmouth en 1994-95 dans le cadre du programme « Capital humain et Mobilité des Chercheurs », financé par la Communauté Européenne.
- 2 Les textes qui ont servi de support à l'analyse proposée dans cet article proviennent en grande partie de la revue britannique de géographie *Environment and Planning D : Society and Space*, qui passe pour être l'une des plus avancées sur la question postmoderne. Tous les auteurs n'y sont cependant pas d'origine britannique, ni anglo-américaine. La production britannique en sciences humaines sur le thème ou d'inspiration postmoderniste est abondante et s'accroît visiblement à un rythme exponentiel. Il va de soi que, dans le cadre de cet article, il n'en sera restitué qu'une vision fragmentaire. Pour avoir un aperçu sommaire, mais néanmoins significatif de l'importance du courant postmoderniste et des champs qu'il embrasse, le lecteur pourra se reporter aux revues de livres des éditions Verso et Routledge.
- 3 Entretien de Jean Dupré avec Paul Virilio, *Politis* (numéro 19, 1994 : 74).
- 4 Je me base sur une évaluation faite à partir des sommaires des deux principales revues de sociologie : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* et *Revue Française de Sociologie*.
- 5 Dans son ouvrage de 1988, Maffesoli propose « une sociologie vagabonde qui en même temps ne soit pas sans objet » (p. 13). Le fait de construire un objet ou de prétendre à une quelconque objectivation est reçu dans le discours postmoderne le plus radical comme illusoire ou prétentieux, voué à l'échec. C'est en ce sens que je suis amenée à dissocier le postmodernisme de Maffesoli de celui des « déconstructionnistes ».
- 6 Je fais ici référence aux discussions avec mon collègue Bernard Traïmond, professeur d'ethnologie à l'Université de Bordeaux 2, que je remercie chaleureusement au passage pour l'intérêt qu'il a accordé au présent travail.
- 7 Une troisième distinction consiste à repérer le mouvement postmoderne dans le domaine de l'art. Je n'ai pas retenu cette acception dans le cadre de cet article, mais dois signaler que de nombreuses approches montrent une sensibilité particulière à la production artistique et à l'évolution des formes architecturales, ce que nous serons d'ailleurs amenés à commenter au fil de l'exposé.
- 8 Par *high modernism*, il faut comprendre l'époque dans laquelle s'achève la modernité, c'est-à-dire les années 1960. La plupart des auteurs s'accordent cependant à souligner l'absence de ruptures radicales, les caractéristiques de l'époque moderne continuant d'affleurer dans le contexte postmoderne.
- 9 La périodisation retenue par Jameson (1984 : 78) comprend le stade du capitalisme marchand, le stade de l'impérialisme et du monopole et le stade du capital multinational ou stade postindustriel. Pour Soja (1989), la périodisation comprend un stade intermédiaire, celui du fordisme, qui couvre la période allant du début du XX^e siècle jusqu'aux années 1960. Le postmodernisme dans cette perspective inspirée de la théorie des ondes longues (*theory of long waves*) correspond à la quatrième phase de modernisation du capitalisme (Soja, 1989 : 3).
- 10 J'ai forgé l'expression de « a-conscience » à partir des propos de Jameson. Il se peut donc qu'elle trahisse le message de l'auteur.

- 11 Je trouve la question de l'art insuffisamment problématisée dans la mesure où, telle qu'elle est traitée, elle laisse planer une incertitude sur ce qui en légitime sa prise en compte comme élément central ou en tout cas démonstratif, voire causal des changements dans la structuration même de la formation sociale contemporaine. Ériger l'art au rang d'un tout puissant élément de dilution des différences culturelles de classes, n'est-ce pas quelque part sacrifier au mythe du Dieu-Art (selon la dénomination empruntée à Bourdieu, 1992)? Faire de l'art le déclencheur d'un processus de laminage social, c'est peut-être ignorer (ou refuser) une lecture sociologique qui placerait l'art dans l'espace social pour en examiner les conditions sociales de sa production/consommation. Mais ce type de lecture souffrirait peut-être d'une trop grande conformité (apparente) à une grille de lecture classique.
- 12 J'emprunte cette expression à Yves Bonnefoy qui identifie ainsi, il est vrai, l'intention poétique. « Écrire la poésie, c'est vouloir se défaire de l'autorité des systèmes de représentations (...). C'est donc délivrer la figure d'autrui des interprétations que ces systèmes nous font projeter sur elle » (entretien dans *le Monde* du 7 juin 1994).
- 13 Cette réflexion mériterait que l'on s'y arrête plus longuement, quoique Lash lui-même n'y consacre guère de développements. Je me limiterai à signaler qu'une telle approche de la pensée moderne censée avoir accès à un réel non déformé semble ouvrir la porte à bien des excès, de quelque bord qu'ils viennent, des tenants ou des adversaires du rationalisme. Car la « raison » ne doit-elle pas elle aussi être considérée comme un système de représentations, dont la particularité serait en définitive de permettre l'accès, non pas au réel, mais à la conscience des représentations, quelles qu'elles soient, sur ce réel lui-même?
- 14 Selon les résultats d'une enquête du gouvernement britannique « Households below average income » (Government Statistical Service). Source : *Le Monde* des 19, 20 et 30 juillet 1994 (voir en particulier le témoignage « d'une famille presque pauvre » dans le numéro du 30/07).
- 15 Je renouvelle ici la remarque formulée précédemment, à savoir que Harvey est un des seuls à associer le postmodernisme à la montée silencieuse et étouffée de la pauvreté urbaine. Je signale toutefois, même s'il ne s'agit pas d'entreprises inscrites forcément dans la mouvance postmoderniste telle qu'elle vient d'être abordée, l'appel à communication sur le thème de la « justice sociale » lié au constat de la prolifération des inégalités, au colloque de l'*Institute of British Geographers* en 1995 (Newcastle, janvier 1995) ainsi que l'ouvrage de (nouvelle) géographie culturelle de P. Shurmer-Smith et K. Hannam (1994) qui consacre un chapitre sur la pauvreté non sans essayer d'en montrer les processus de stigmatisation au travers de ce qui est désigné comme la « culture du pauvre ».
- 16 Voir, sur ce point, l'entretien de Jean Dupré avec Paul Virilio dans le journal *Politis*, 19, juillet 94. La totalité de ce numéro apporte d'ailleurs des éléments solides pour une réflexion sur la modernité et le progrès. On y trouvera entre autres un article de Jean-Philippe Domecq consacré à la portée critique de l'art des avant-gardes actuelles et qui offre un éclairage utile aux propos précédents sur la prise en compte de la production artistique dans la littérature sociologique sur la postmodernité.
- 17 Je reconnais toute l'ambiguïté de cette expression qui fait en quelque sorte référence à un espace-temps physique extérieur à l'expérience humaine. Avons-nous en effet résolu la question de la possible existence d'un espace-temps « réel » ou « physique » qui se présenterait uniformément à la perception humaine?
- 18 Cette précision me semble avoir toute son importance, car le développement simultané de ces deux courants de pensée dans le paysage intellectuel français sous-entend leurs interférences et les possibles rivalités sur la base desquelles leur contenu respectif a pu être construit.

- 19 Lagopoulos propose d'ailleurs d'utiliser le terme « néo-structuraliste » pour éviter toute confusion entre époque et mouvement de pensée.
- 20 Les travaux de Lévi-Strauss (particulièrement ceux présentés dans *Le totémisme aujourd'hui*, 1980), sont de ce point de vue indispensables puisqu'ils nous invitent à considérer l'exercice de la pensée comme fondée sur une logique originelle opérant au moyen d'oppositions binaires et pour laquelle le recours à la métaphore est essentiel. C'est à travers l'identification des discontinuités présentes dans l'environnement que la pensée symbolique fut à même de trouver une ressource pour procéder à la différenciation du réel et appliquer au social lui-même ce principe de différenciation. Si l'opposition de la présence/absence n'offre plus de support à la pensée opérant par couple d'oppositions, n'y a-t-il pas d'autres ressources pour la pensée ne serait-ce que celle qui est inscrite au cœur même de notre héritage linguistique? De plus est-ce à dire que les ressources métaphoriques de type binaire « disparaissant », la pensée serait en mesure de fonctionner selon un autre principe? D'après Lévi-Strauss, la logique des oppositions et des corrélations précède l'usage de la métaphore, celle-ci ne pouvant plus dès lors être envisagée comme agissant sur une conscience amorphe.
- 21 Je rends à Marc Augé cette idée de surabondance spatiale et événementielle (Augé, 1992).
- 22 Je renvoie sur ce point à l'introduction du récent ouvrage de Jean-Pierre Saez (1995) où l'on retrouve évoqué l'essentiel de ces thèmes. Les *Non-lieux* de Marc Augé (1992) restent une référence utile. L'encart « Être de plusieurs lieux et milieux à la fois » regroupant des entretiens avec G. Lipovetsky, J. F. Lyotard, D. Schnapper... et publié par le journal *Le Monde* du 9 novembre 1994 (à l'occasion de la campagne du mécénat Seita/Anvie) donne un aperçu très efficace des points de vue de quelques intellectuels français sur la question des identités mobiles ou flexibles de l'ère contemporaine.
- 23 J'emprunte l'expression à Dominique Noguez dans *Politis* (19, 1994 : 22).

RÉFÉRENCES

- ALBERTSEN, N. (1988) Postmodern, Post-Fordism, and Critical Social Theory. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 6 (3) : 339-365.
- AMSELLE, J.L. et M'BOKOLO, E., eds (1985) *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et état en Afrique*. Paris, La Découverte.
- AUGÉ, M. (1992) *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Éditions du Seuil.
- BERQUE, A. (1993) *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris, Gallimard.
- (1995) *Les raisons du paysage de la Chine antique aux environnements de synthèse*. Paris, Hazan.
- BISHOP, P. (1992) Rhetoric, Memory, and Power : Depth Psychology and Postmodern Geography. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 10 (1) : 5-23.
- BONNEFOY, Y. (1994) La poésie est la propédeutique de la démocratie (un entretien de Patrick Kéchichian avec Yves Bonnefoy). *Le Monde*, 7 juin, p. 2.
- BONNET, A. (1992) Art, Ideology, and Everyday Space : Subversive Tendencies from Dada to Postmodernism, *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 10 (1) : 69-87.
- BOURDIEU, P. (1979) *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.
- BOURDIEU, P. et WACQUANT, L. (1992) *Réponses*. Paris, Seuil.

- CHIVALLON, C. (1994) Deux notions pour comprendre l'expérience sociale de l'espace : réseaux sociaux et territoires. *Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines*, Université de Caen, 3 : 73-90.
- CLAVAL, P. (1992) Postmodernisme et géographie. *Géographies et Cultures*, 4 : 3-24.
- DEUTSCHE, R. (1991) Boys Town. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 9 (1) : 5-30.
- DI MÉO, G. (1991) *L'Homme, la Société, l'Espace*. Paris, Economica.
- DOEL, M. A. (1992) Installing Deconstruction : Striking Out the Postmodern. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 10 (2) : 163-181.
- DOMECQ, J. P. (1994) Art et modernité : la fausse querelle des anciens et des modernes. *Politis*, 19 : 28-32.
- FAVRET-SAADA, J. (1977) *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*. Paris, Gallimard.
- FERRIER, J.-P. (1993a) La métropole méditerranéenne, modèle de la Modernité 3. *Méditerranée*, 1-2 : 91-94.
- (1993b) Post-Modern Geography or Geography of the Third Modernity. *GeoJournal*, 31 (3) : 251-253.
- GIDDENS, A. (1987) *La constitution de la société*. Paris, PUF.
- (1994) *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan.
- HAMNET, C., McDOWELL, L. and SARRE, P., eds (1989) *The Changing Social Structure*. London, Sage Publications.
- HAMNET, C. (1989) Consumption and Class in Contemporary Britain. In HAMNET, C., McDOWELL, L. and SARRE, P. eds. *The Changing Social Structure*. London, Sage Publications, 199-244.
- HARVEY, D. (1989) *The Condition of Postmodernity*. Cambridge, Blackwell Publishers.
- HERPIN, N. (1993) Au-delà de la consommation de masse? Une discussion critique des sociologues de la postmodernité. *L'Année Sociologique*, 43.
- JAMESON, F. (1984) Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism. *New Left Review*, 46 : 53-93.
- (1991) *Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism*. London, Verso.
- JOHNSTON, R. J., GREGORY, D. and SMITH, D. M. (1994) *The Dictionary of Human Geography*. Oxford, Blackwell.
- LAGOPOULOS, A. P. (1993) Postmodernism, Geography and the Social Semiotics of Space. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 11 (3) : 255-279.
- LASH, S. (1992) *Sociology of Postmodernism*. London, Routledge.
- LÉVI-STRAUSS, C. (1980) *Le totémisme aujourd'hui*. Paris, PUF.

- LÉVY, J. (1993) A-t-on encore (vraiment) besoin du territoire? *Espaces Temps*, 51-52 : 102-143.
- LIPOVETSKY, G., LYOTARD, J. F., SCHNAPPER, D. et alii (1994) Être de plusieurs lieux et milieux à la fois (entretiens du journal *Le Monde*). *Le Monde*, 9 novembre, 13-16.
- MAFFESOLI, M. (1988) *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- (1993) La raison séparée. *Sociétés*, 42 : 403-411.
- MASSEY, D. (1991) Flexible Sexism. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 9 (2) : 31-57.
- (1993) Politics and Space/Time. In KEY, M. and PILE, S., eds, *Place and the Politics of Identity*. London, Routledge, 141-162.
- MILLS, C. A. (1988) Life of the Upslope : the Postmodern Landscape of Gentrification. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 6 (2) : 169-191.
- MONDADA, L. et SÖDERSTRÖM, O. (1993) Du texte à l'interaction : parcours à travers la géographie culturelle contemporaine. *Géographies et Cultures*, 8 : 71-82.
- NOGUEZ, D. (1994) Le conformisme des intellectuels. *Politis*, 19 : 22.
- PIOLLE, X. (1990) Proximité géographique et lien social. *L'Espace Géographique*, 4 : 349-358.
- POND, C. (1989) The Changing Distribution of Income, Wealth and Poverty. In HAMNET, C., McDOWELL, L. and SARRE, P., eds, *The Changing Social Structure*. London, Sage Publications, 43-78.
- SAEZ, J. P., éd. (1995) *Identités, cultures et territoires*. Paris, Desclée de Brouwer.
- SARRE, P. (1989) Recomposition of the Class Structure. In HAMNET, C, McDOWELL, L. and SARRE, P., eds, *The Changing Social Structure*. London, Sage Publications, 78-124.
- SHIELDS, R. (1992) A Truant Proximity : Presence and Absence in the Space of Modernity. *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 10 (2) : 181-199.
- SHURMER-SMITH, P. and HANNAM, K. (1994) *Worlds of Desire. Realms of Power. A Cultural Geography*. London, Edward Arnold.
- SHURMER-SMITH, P. (1990) Social Geography in Britain Today. *Géographie Sociale*, 10 : 39-49.
- SOJA, E. (1989) *Postmodern Geographies : The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. London, Verso.
- SOJA, E. and HOOPER, B. (1993) The Spaces that Difference Makes. Some Notes on the Geographical Margins of the New Cultural Politics. In KEY, M. and PILE, S., eds, *Place and the Politics of Identity*. London, Routledge, 183-205.
- VIRILIO, P. (1994) De la vitesse à l'oubli de l'être, (un entretien de Jean Dupré avec Paul Virilio). *Politis*, 19 : 74-77.

ANNEXE 1

Différences schématiques entre le modernisme et le postmodernisme

Modernisme

romantisme/symbolisme
forme (conjonctive, fermée)
but
intention
hiérarchie
maîtrise/logos
objet d'art/ouvrage fini
distance
création/totalisation/synthèse
présence
centrage
genre/frontière
sémantique
paradigme
« hypotaxis »
métaphore
sélection
racine/profondeur
interprétation/lecture
signifié
lisible, qui peut être lu
narration/grande histoire
code maître
symptôme
type
génital/phallique
paranoïa
origine/cause
Dieu le Père
métaphysique
détermination
transcendance

Postmodernisme

paraphysique/dadaïsme
antiforme (disjonctive, ouverte)
jeu
hasard
anarchie
épuisement/silence
processus/performance/« happening »
participation
décréation/déconstruction/antithèse
absence
dispersion
texte/intertexte
rhétorique
syntagme
« parataxis »
métonymie
combinaison
rhizome/surface
anti interprétation/ fausse lecture
signifiant
« écrivable », qui peut être écrit
anti-narration/petite histoire
idiolecte
désir
mutant
polymorphe/androgynie
schizophrénie
différence/trace
le Saint-Esprit
ironie
indétermination
immanence

Source : I. Hassan, « The culture of postmodernism », *Theory, Culture and Society*, 1985, 2(3), cité par Harvey (1989 : 43).

ANNEXE 1 (suite)

**Modernité fordiste versus postmodernité flexible,
ou l'interpénétration de tendances opposées dans la société capitaliste**

Modernité fordiste

économies d'échelle/code maître/hierarchie/
homogénéité/division détaillée du travail

paranoïa/aliénation/symptôme/logement
public/capital monopolistique

but/dessein/maîtrise/détermination/
capital lié à la production/universalisme

pouvoir de l'état/syndicats/
état providence/métropole

éthique/l'argent comme commodité/
Dieu le Père/matérialité

production/originalité/autorité/
col bleu/avant-gardisme/
groupe d'intérêt politique/sémantique

centralisation/totalisation/
synthèse/convention collective

management opérationnel/code maître/
phallique/tâche de travail unique/origine

métathéorie/narration/profondeur/
production de masse/classes politiques/

utopie/art rédempteur/concentration/
travail spécialisé/consommation collective

fonction/représentation/signifié/
industrie/éthique protestante du travail/
reproduction mécanique

devenir/épistémologie/régulation/
renouveau urbain/espace relatif

interventionnisme de l'état/industrialisation/
internationalisme/permanence/temps

Postmodernité flexible

économies d'envergure (de
variétés)/idiolecte/anarchie/diversité/
division sociale du travail

schizophrénie/décentrage/désir/sans
abris/entreprenariat

jeu/chance/épuisement/indétermina-
tion/capital fictif/localisme

pouvoir de la finance/individualisme/
néo-conservatisme/contre-urbanisation

esthétique/l'argent comme profit/
le Saint-Esprit/immatérialité

reproduction/pastiche/éclectisme/
col blanc/commercialisme/
politique charismatique/rhétorique

décentralisation/déconstruction/
antithèse/contractualisation locale

management stratégique/idiolecte/
androgynie/tâche de travail multiple/
trace

jeu de langages/image/surface/
production variée/mouvements
sociaux/altérité plurielle

hétérotopies/spectacle/dispersion/
travail flexible/capital symbolique

fiction/auto-référence/signifiant/
services/contrat temporaire/
reproduction électronique

être/ontologie/dérégulation/
revitalisation urbaine/lieu

laissez-faire/désindustrialisation
géopolitique/éphémère/espace

Source : D. Harvey (1989 : 340-341).